

reille carthaginoise, ne me suivez pas dans le sanctuaire où je vais entrer : *Odi profanum vulgus et arceo*. Mais vous vous dites amateur ? Je veux le croire. Déployez donc sur ce vaste pupitre ce vaste ANTIPHONARIUM à l'usage des chanoines réguliers de Sainte-Croix. N'en tournez pas si vite les immenses feuillets de vélin ; voyez serpenter ces miniatures déliées, étincelantes, capricieuses ; voyez ces singes insolents, ces oiseaux splendides, ces roses pourpres et ces filets d'or vagabonds, arabesques plus suaves que les plus légères dentelures de l'Alhambra. Vous ne jetez qu'un regard à ce D capital ; un moine a passé deux ans à le peindre. Venez donc à ce CEREMONIALE ROMANUM ; l'évêque Calderini mit en gage les vases sacrés de son église chez un Juif de Ceneta pour faire achever ce magnifique manuscrit. Celui-ci relié en vert, c'est l'*Ordo breviarum Romani* : ne le touchez qu'avec respect, il sort du Vatican, il a été béni par le pape : baissez-le humblement à défaut de sa mule, qui n'est pas si propre.

En allant de ces manuscrits colosses à ces colosses imprimés, faites un pas vers ces roses de Redouté : prenez garde, cet exemplaire a été colorié et signé par l'auteur ; il est d'un prix inestimable. Ces neuf volumes in-folio avec leurs dos de maroquin rouge, c'est Shakespeare, c'est

l'édition monumentale de Stevens. A ce texte si pompeusement imprimé, l'admiration anglaise a joint cent quatre-vingt-treize gravures, toutes puisées dans les drames du poète ; cent quatre-vingt-treize gravures sur grand Jésus, où ont été dépensées pour chacune, la composition d'un vaste tableau et l'admirable et patiente gravure des premiers artistes anglais ! hommage magnifique que Shakespeare a obtenu avec une place à Westminster et qu'attend Molière dans sa tombe de cent écus. Mais ce que l'impression et la miniature ont produit sans doute de plus prodigieux, c'est cet exemplaire du couronnement de George IV. Toutes les figures y sont des portraits, tous les costumes d'une fidélité scrupuleuse ; chaque lettre est en or ; il a fallu faire une machine pour imprimer ce texte, du papier particulier pour le recevoir. Le portrait du duc Devonshire, peint sur satin, repose sous ses armoiries incrustées de rubis et de perles fines par un procédé nouveau. C'est un livre de rois ou de banquiers anglais ; il est bien beau pour la France d'en posséder un exemplaire. Ceci est la librairie d'art, la librairie des bibliomanes, la librairie passionnée, la sainte et religieuse librairie.

Ce que l'on ne trouve pas dans cet établissement, c'est, à proprement parler, la librairie

éditante, la librairie de Ladvoat, que Ladvoat a poussée jusqu'à ses colonnes d'Hercule, cette librairie qui marche, flanquée de prospectus, de larges affiches; adroite, audacieuse, saluant le public, lui mettant le titre d'un livre sous les yeux, à toutes les heures, dans tous les endroits, sur sa porte, dans son journal, au spectacle, à la Bourse, sous sa serviette, partout. Livre des *Cent-et-Un*, souscription littéraire, honorable pour ceux qui l'ont faite, honorable pour celui qui la mérite, vous serez un monument durable de l'appui généreux prêté par la littérature à l'éditeur qui lui a beaucoup donné. Quant à moi, si j'osais, je proposerais de mettre au frontispice de ce livre, véritable panthéon au petit pied de tout ce qui pose en espérance d'immortalité, cette inscription si belle et qui dort quelque part, sans destination, inutile, détrônée et déjà toute rouillée : *Au libraire Ladvoat la littérature reconnaissante*. Le texte me paraît suffisamment changé pour qu'on ne puisse m'accuser de plagiat; et d'ailleurs je m'engage à le rendre aux premiers grands hommes que je rencontrerai, s'ils s'avisent de le réclamer.

Cette librairie a besoin de toute la science du diplomate, de toute l'observation du moraliste, de tout le tact de l'homme du monde. Il y a telle circonstance politique où un ukase de l'em-

pereur de Russie tuerait la publication d'un livre excellent, une note de M. de Metternich peut éteindre une gloire prête à naître, et je sais des in-octavo qui, de peur de la concurrence, ont attendu quinze mois la solution de la conférence de Londres, et qui sont encore inconnus. Ajoutons que si l'on doit très-bien connaître l'état de l'Europe, il ne faut pas être moins habile à sonder les dispositions du public. En certaines occasions il veut être frappé de quelque production originale, neuve, bizarre; d'autres fois on peut impunément épuiser sa curiosité pour un sujet ou son goût pour un genre. La passion des mémoires commencée à ceux de madame de Genlis, ardente pour ceux de la contemporaine, dévergondée pour tant d'autres, encore puissante pour ceux de M. A. Bourienne, doit être bien près de s'apaiser, et peut-être se montrerait-elle froide pour quelque nouvelle publication. Mais combien d'aliments n'a-t-elle pas dévorés avant de se sentir rassasiée! Mémoires des maîtresses des rois, mémoires de valets de chambre, mémoires de savants, mémoires de voleurs; comme le glouton de La Fontaine, elle a tout absorbé et s'est fait rapporter la tête de l'esturgeon. Le moyen âge a aussi retrouvé, pendant quelques beaux jours, ses lais et ses ballades cruellement délaissés depuis

quelque temps. Aujourd'hui le roman historique ou, pour mieux parler, l'histoire enromancée, vieille expression oubliée qui va si bien à ce genre de littérature, ce roman ou cette histoire, comme on voudra, règne despotiquement. L'art du libraire-éditeur est de savoir l'heure où commencent ces besoins et l'heure où ils finissent. Son génie est quelquefois de les faire naître; son talent est de les exploiter. Il faut encore au libraire de la littérature vivante, ce tact qui devine les hommes, cette hardiesse qui s'en empare; et quand il a fait quelques conquêtes précieuses sur ses rivaux, dans ses vastes magasins où se trouvent tant d'amours-propres debout, plume au vent, tout prêts à la croiser entre eux, l'éditeur doit tenir pour tous une balance exacte en apparence et prête à pencher pour chacun en particulier. L'adresse d'un ministre serait quelquefois bien embarrassée dans le salon d'un libraire.

N'oublions pas que dans son immense exploitation, cette librairie se divise en parties bien distinctes et qui ne se confondent presque jamais dans la même main. Entre tous les éditeurs qui créent des livres, les uns font voler leurs capitaux de pamphlets en pamphlets qui n'ont que quinze jours d'existence; d'autres consacrent des fonds considérables à ces œuvres immenses, à ces

collections énormes qui dureront de longues années. Les sciences et l'art militaire constituent une librairie à part, patiente et dispendieuse, et dont les relations, bornées aux hommes spéciaux, ont presque la sûreté de l'algèbre et les règles de la statique.

La plus difficile, à coup sûr, c'est la librairie purement littéraire : celle-là doit savoir payer la valeur d'un nom, et calculer le piquant d'un anonyme; celle-là parle à M. de Châteaubriand, à Lamartine et à... moi, si vous voulez, pour ne blesser aucun de mes confrères en les mettant au pied du contraste.

Et comme M. Bossange, chez qui je vous ai conduit, me racontait les soins innombrables qu'il faut pour cette librairie de jeune homme, pour cette librairie d'action et de combat; comme il me racontait la visite aux journalistes, les soucis du titre, les délibérations sur la teinte de la couverture et la grande question des blancs; dans un endroit obscur de ses grands magasins, j'aperçus un petit paquet informe, commun, que je vis parce que je le vis, car il n'appelait en rien le regard. Je lui demandai quel était le paquet : il sourit à ma question. Qui peut connaître les rapports de l'intelligence et de la matière, la divination de la curiosité? ma simple question était une question

importante; ce petit paquet était le grand secret de la librairie. Croyez-moi, l'histoire en est admirable; elle est triste, divertissante, politique, commerciale, littéraire, financière et burlesque; c'est une histoire à faire réfléchir le conseil des ministres, à faire pâlir d'effroi les plus hautes notabilités littéraires et à vous faire pouffer de rire. Enfin elle est sublime : mais je ne vous la raconterai pas. Elle est pourtant bien drôle. Là, entre nous, sans que personne en sache rien, vous ne la redirez pas, je vous en prie; voici l'histoire.

ACTION. En 1812, l'empereur voulant ouvrir à travers son système continental quelques issues au commerce, et se procurer quelques droits extraordinaires de douanes, inventa le système des licences. Ce système qui, entre autres objets manufacturés, admettait principalement la librairie, consistait en ceci : on exportait en Angleterre pour un million de volumes, je suppose, et l'on pouvait réimporter pour pareille somme des denrées coloniales. Qu'arrivait-il? c'est qu'on chargeait à bord du navire et au prix de publication des livres devenus sans valeur dans le commerce, et qu'on ramenait des denrées qui, à leur arrivée en France, quintuplaient du prix de leur achat. Dès lors le plus grand bénéfice, le seul même à faire, se trouvait pour le porteur de

licence, non pas dans l'exportation, mais dans l'importation. Rappelons-nous que le café acheté douze sous à Liverpool valait six francs à Paris, et l'on conçoit les gains immenses qui ont dû résulter de ces opérations; mais que l'on se rappelle encore que l'admission de nos livres était presque prohibée en Angleterre par des droits énormes de douanes, qui en eussent rendu la vente impossible, et l'on concevra encore comment il se faisait que nos porteurs de licences, qui ne calculaient leur bénéfice que sur le retour de leurs vaisseaux, jetassent tous leurs livres à la mer dès qu'ils étaient à quelques lieues des côtes de France.

QUESTION COMMERCIALE. De ce fait et des déconfitures périodiques dont la librairie est affectée tous les quinze ans à peu près depuis 89, que résulte-t-il? c'est que ses productions ont presque toujours dépassé de deux tiers sa consommation possible. C'est que si la catastrophe inévitable de mil huit cent douze a été épargnée au commerce, c'est parce que ce mode d'écoulement aquatique a absorbé pour plus de *vingt-un millions de librairie*, et mis en valeur ce qui en est resté aux magasins de France. C'est que la débâcle de la librairie, depuis l'an 1830, ne tient pas seulement à la révolution de juillet, mais au vice propre de ce commerce, à sa pro-

duction excessive, à son trop-plein arrivé alors à son apogée, et qui a rencontré la révolution comme accident déterminant, et non pas comme principe unique. Une absorption, en quelque chose semblable à celle des licences, a eu lieu vis-à-vis de la librairie : c'est le prêt sur gages fait par le gouvernement; et s'il n'a pu prévenir les faillites, il a du moins favorisé la reprise des affaires. Mais s'il arrive que l'État, au lieu de garder ces livres et de les répandre dans les bibliothèques nationales, veuille les rendre au commerce, soit en les vendant à la rame, soit autrement, il est certain qu'il replacera la librairie dans l'état où elle était il y a deux ans, et rendra une nouvelle catastrophe inévitable. Ceci regarde le conseil des ministres et vaut la peine qu'on y pense.

QUESTION LITTÉRAIRE. — Mais tous ces livres noyés, jetés à la mer, étaient sans doute de vieux ouvrages oubliés ou inconnus? c'était l'histoire de Dom Vaissette, ou celle du père d'Orléans...

— Quelquefois.... Mais le plus souvent, les requins ont avalé la littérature impériale dont le public ne s'est pas si ardemment repu que veulent bien le dire quelques auteurs.

— Quoi! ces bons littérateurs qui ne savent que répéter qu'on a voulu détrôner Corneille et Molière? infame calomnie! ces fameux mainte-

neurs du bon goût; quoi, dévorés par des requins!

— Oui, vraiment.

— Oh! laissez-moi voir ces petites cartes étiquetées, où sont tous les noms.

— Je ne puis; il y en a qui vivent d'avoir été noyés, qui se promènent le front haut, la perruque sur l'oreille. Je ne puis. Mais que faites-vous? Vous m'avez soustrait une de mes cartes; c'est mal, je ne puis permettre.

— Laissez donc, il est mort!! O mes amis, mes jeunes camarades dont on rit en vous bafouant du succès de vos devanciers, auteurs dramatiques, dont l'éditeur se plaint de ne pouvoir épuiser l'édition: voici le succès, voici la gloire, voici la fortune; la mer s'entr'ouvre: vlan, deux mille exemplaires de l'*Alcade de Molorido*, dont le Théâtre-Français est embarrassé de trouver des exemplaires; vlan, mille du *Collatéral*, vlan, deux mille du *Mari ambitieux*; vlan, vlan, vlan, à l'eau, à l'eau *Duhaucourt*, à l'eau *les Ricochets*, à l'eau *Médiocre et rampant*, *Monsieur Musard le Cousin de tout le monde*, à l'eau tout Picard!

— Assez! assez!

— Mais, celui-ci, il est encore mort?

— C'est un nom fort respecté.

— Et sans doute fort respectable, un beau et noble talent, un homme vertueux comme Pi-

card, car il s'appelle Delille, et personne n'oserait leur contester tous ces titres; mais il s'agit de chiffres; oh! voyons, voyons!! Noyez-vous, *Géorgiques*, poëme de *l'Imagination*. Voici les *Trois règnes* penchés au sabord et livrés aux poissons; *l'Énéide*, la grande *Énéide* elle-même tombe dans le gouffre; la mer s'en émeut, et le grand orage de Virgile, le grand orage de Delille, se trouvent face à face avec la nature, et l'Océan béant et riant à gorge déployée fouette le livre, le lacère, le disperse, le fond, l'anéantit, et il ne reste plus à la surface que cette phrase qu'on m'a tant répétée: — Nous autres, dans notre temps, nous nous vendions à six mille exemplaires!! — Voyons celui-ci?...

— Ah! n'allons pas plus loin; celui-ci dort à l'Académie, ne l'éveillez pas; et cet autre est devenu un homme politique.

— Ne s'est-il pas vanté quelque part d'avoir mis dans le commerce pour un million et demi de ses ouvrages? voyons la facture de la noyade.

— Douze cent mille francs!

— Ce petit-là, c'est un ouvrage d'art, il a coûté six cent mille francs à établir... Combien en a notre maison de commerce salée?

— Pour cinq cent mille francs.

— Et ce grand?

— Pas davantage. Nous n'irons pas plus loin.

Croyez que ceci tient beaucoup plus aux faux calculs des éditeurs qu'à l'amour-propre des gens de lettres; et si vous étiez tenté de parler trop, n'oubliez pas, mon jeune ami, que les secrets du quai, de l'épicier et du pilon, ne sont pas plus impénétrables que ceux de l'Océan.

FRÉDÉRIC SOULÉ.

